thermales guérissant les flux chroniques. La première et presque l'unique de ces eaux est Vichy, et encore rappelez-vous qu'on ne doit l'administrer qu'en bains, car l'eau thermale est très mal supportée en boisson; puis nous avons Plombières et les eaux qui s'adressent non aux flux abdominaux, mais aux diathèses dont la diarrhée est un épiphénomène, et, selon que les individus sont herpétiques ou arthritiques, vous devrez varier le choix de vos thermes. Tels sont, résumés rapidement, les moyens dont on dispose pour combattre la diarrhée. Dans la prochaine leçon, j'étudierai un flux spécial, la dysenterie, dont le traitement mérite des indications particulières.

SEPTIÈME LEÇON

DU TRAITEMENT DE LA DYSENTERIE.

SOMMAIRE. — De la dysenterie : aspect des matières fécales aux diverses périodes. — Traitement pharmaceutique. — Emissions sanguines. — Calmants. — Astringents. — Calomel. — Ipéca. — Méthode brésilienne. — Pilules de Segond. — Ailante glanduleux. — Cataplasmes. — Traitement hygiénique.

De la dysenterie.

Messieurs, je veux consacrer cette leçon à l'étude du traitement de la dysenterie, et j'ai pour en agir ainsi bien des raisons : d'abord, la côlite ulcéreuse est une maladie que vous observerez souvent dans votre clientèle rurale ; de plus c'est une maladie de nos armées, et avec les nouvelles conditions faites par la loi de recrutement, qui vous oblige presque tous à remplir les fonctions de médecin militaire, vous aurez sans doute, malheureusement trop souvent, à appliquer les conseils que je veux, aujourd'hui, vous donner ; mais la raison dominante, c'est que la dysenterie est une maladie qui réclame une thérapeutique puissante et énergique, presque toujours efficace, si vous pouvez lutter des le début des accidents.

Des garde-robes.

Je n'ai pas à vous faire ici l'histoire des symptômes de la dysenterie, je vous renvoie pour cela aux traités de pathologie, et ne veux insister que sur un point important, qui permet d'établir le diagnostic et le pronostic, et même le traitement : je veux parler de l'état des garde-robes. On peut dire, en effet, que le diagnostic de la dysenterie se fait dans le pot de chambre du malade, et que c'est là que vous pourrez puiser le plus sûrement des éléments de votre pronostic et les principales indications de votre thérapeutique.

Première période.

Au début, les matières fécales sont glaireuses, spumeuses, présentent des grumeaux comparables au frai de grenouille; on trouve quelques filets de sang, un peu de graisse et quelques scybales nageant au milieu de ce liquide; d'ailleurs, pas de coloration biliaire, et c'est là un signe important. L'odeur est fade et ne présente nullement celle des matières fécales, et cela se comprend, puisque cette odeur dépend, comme je vous l'ai dit, des altérations subies par certains éléments de la bile et, comme cette bile fait défaut, l'odeur fait défaut aussi; c'est la première période de la dysenterie. Dans la seconde, la couleur des matières est rougeâtre, il y a des débris membraneux provenant de la muqueuse, flottant dans un mélange de pus et de sang, qu'on a comparé à la lavure de chair ou à de la raclure de boyaux. Jusque-là, le pronostic est favorable; vous pouvez, vous devez guérir la maladie à ces périodes.

Seconde période.

Troisième période.

Il n'en est plus de même à la troisième période; ici le plus souvent les ressources de l'art sont impuissantes, et vous porterez un pronostic grave. Dans cette période, la couleur sanguine est plus accusée, et on a comparé ces matières à des fraises ou à des framboises écrasées : c'est le degré ultime de l'affection. Dans ces trois stades de la maladie, le flux biliaire fait défaut, et c'est là une circonstance importante au point de vue du traitement et du pronostic, car la guérison se produira lorsque, par votre médication, vous aurez ramené la présence de la bile dans les matière fécales.

Ces matières sont rendues plus ou moins abondamment et accompagnées d'un spasme décrit sous le nom de *ténesme* qui peut porter sur le rectum et sur la vessie : ténesme rectal, ténesme vésical. Le nombre des garde-robes est quelquefois considérable, et Trousseau, pour les caractériser, a eu un mot heureux et qui devra rester; il appelle cet ensemble symptomatique : *les crachats de l'intestin*. Le plus souvent,

chaque émission de matières fécales est suivie de soulagement; dans l'intervalle, les douleurs abdominales sont vives et siègent le long du gros intestin.

Symptômes généraux.

Tous ces symptômes s'accompagnent de phénomènes généraux plus ou moins graves, et selon la prédominance de tel ou tel ensemble symptomatique, on a décrit des variétés nombreuses de dysenteries : dysenterie bilieuse, dysenterie hémorrhagique, dysenterie typhoïde, dysenterie algide, dysenterie cholérique, dysenterie rhumatismale. Enfin, le mal peut passer à l'état chronique, et l'on a affaire alors à la dysenterie chronique. Je n'ai pas à entrer dans la discussion de ces formes et je vais aborder le point essentiel de ces leçons; le traitement de la dysenterie. Nous avons deux ordres de moyens thérapeutiques, qui nous sont fournis par l'hygiène et par la pharmacie.

Traitement pharmaceutique.

Les traitements pharmaceutiques varient selon les opinions émises sur la nature de la côlite ulcéreuse; les uns conseillent les antiphlogistiques et considèrent la maladie comme appartenant au groupe des phlegmasies; les autres emploient les calmants, pour combattre l'élément douleur; d'autres conseillent une médication antidiarrhéique, pour s'opposer à la multiplicité des garde-robes; d'autres enfin proposent une médication substitutive ou évacuante. Je vais passer en revue ces moyens de discuter leur valeur.

Des émissions sanguines.

S'il est une maladie pour laquelle la doctrine de Broussais a produit les plus funestes effets, c'est bien la dysenterie. Pendant longtemps, le novateur avait imposé aux médecins des armées de terre et de mer un traitement désastreux; c'était celui basé sur les émissions sanguines répétées, et vous ne sauriez croire la quantité innombrable de sangsues appliquées sur l'abdomen et de saignées faites pour combattre la côlite ulcéreuse. C'est une thérapeutique à repousser complètement et à jamais; elle n'a d'autre conséquence

que d'augmenter la mortalité, déjà si considérable, de la dysenterie.

Les calmants, et à leur tête l'opium, qui avait pour but de diminuer la douleur et d'arrêter la diarrhée, sont aussi à repousser, car ils ne donnent aucun résultat favorable. Ce que je vous dis de l'opium, conseillé par Sydenham, je le dis du diascordium et de la thériaque, je le dis aussi des solanées. Cependant Leclerc (de Tours) et Hamon (de Fresnay) ont vanté, l'un, l'emploi de la belladone, l'autre les cataplasmes de feuilles de pommes de terre (1). Je crois que ces moyens n'ont qu'une action douteuse, et je ne fais que les signaler, sans en conseiller l'emploi.

J'ai, vous le voyez, déjà repoussé les émissions sanguines et les calmants; j'agirai de même pour les antidiarrhéiques. Songez qu'il ne s'agit pas ici d'une diarrhée ordinaire et que le rôle du médecin consiste plutôt à déterminer l'apparition des matières fécales, qui sont très rares dans les garde-robes si abondantes des dysentériques. Je ne vous conseille donc ni l'emploi des astringents (2) ni les poudres inertes, bien que Monneret (*a*) ait soutenu qu'avec le sous-nitrate de bismuth à la dose de 70 grammes par jour on pouvait guérir la dysenterie.

(1) Leclerc faisait appliquer sur le ventre, au-dessus du pubis, un large emplâtre d'extrait de belladone ou de datura stramonium, composés l'un et l'autre d'au moins 50 grammes d'extrait préparé au bain-marie. Il faisait alterner ces deux emplâtres.

Hamon (de Fresnay-sur-Sarthe), faisait sur le ventre des fomentations avec une décoction concentrée de feuilles vertes de *solanum tuberosum*, et donnait en même temps, par la bouche ou le rectum, de l'opium; il donnait aussi des purgatifs et des lavements albumineux (*a*).

(2) Poudre dysentérique d'Hoffmann :

Safran de Mars astringent.	30 grammes.
Corne de cerf calcinée..	15 —
Racine de bistorte.....	8 —
Racine de tormentille...	8 —
Cinnamome.....	1gr,15
Acétate de plomb.....	1gr,25

Doses : 1,25.

(*a*) Monneret, *Gazette médicale*, 1840, et *Bull. de thérap.*, 1854, t. XLVII.
(*b*) Leclerc, *Bull. de thérap.*, 1859, t. LVII.
(*c*) Hamon (de Fresnay-sur-Sarthe), *Bull. de thérap.*, 1854, t. LVII.

Des substitutifs.

La vraie, la seule thérapeutique de la dysenterie consiste dans l'emploi d'une méthode substitutive permettant d'amener l'écoulement de la bile, c'est-à-dire dans l'emploi des purgatifs. C'est la pratique de Stoll, Zimmermann, Degner, Pringle, Bretonneau et Trousseau (*a*); c'est la seule logique; elle seule peut amener la guérison.

Des purgatifs.

Quels purgatifs employer? N'oubliez pas que le gros intestin est le siège d'une inflammation vive, et qu'il faut éviter tous les purgatifs drastiques ayant une action irritante sur la muqueuse, on n'a à sa disposition que les purgatifs doux, salins et cholagogues. Parmi les premiers, on a vanté la manne et le tamarin (1), et c'est avec ces substances que Sydenham avait composé sa potion purgative qui a rendu de si grands services dans la cure des dysenteries. Zimmermann préférait la crème de tartre et le tamarin : Degner, la manne; Stoll, les sels neutres, et Baraillier, le sel de Seignette.

Des purgatifs cholagogues.

Il faut reconnaître que ces purgatifs, quoique supérieurs aux autres médications, sont cependant inférieurs aux purgatifs cholagogues que je vais étudier.

J'ai déjà insisté sur l'absence de la bile dans les selles dysentériques; je vous ai dit que la guérison se produit lorsque la bile apparaît de nouveau dans les garde-robes. Vous comprenez donc l'importance, dans la cure de la dysenterie, de l'emploi des purgatifs cholagogues.

(1) Zimmermann donnait la crème de tartre à la dose de 32 grammes; le tamarin, à 96 grammes aux adultes, 64 aux enfants du premier âge. Ces médicaments étaient mélangés dans un à deux litres d'eau. Baraillier, dans le traitement des dysenteries légères, donne chaque jour 15 grammes de sel de Seignette dans une potion (*a*).

(*a*) Zimmermann, *Von der Ruha unter dem Volke*, 1765. Zurich, trad. franç. par Lefebvre de Villeprune. Paris, 1776. — Pringle, *Observ. on the Diseases of the Army*. London, 1772, trad. française, 1793, Paris. — Stoll, *Aphorismes et Médecine pratique*, trad. par Mahon. Paris, 1809. — Trousseau, *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris*, t. III. — Trousseau et Parmentier, *Mém. sur une épidémie de dysenterie qui régna dans le département d'Indre-et-Loire* (*Arch. générales de méd.*, 1827).
(*b*) Baraillier, *Union médicale*, 1861.

Calomel. Parmi ces derniers, Pringle (1) a vanté la rhubarbe; mais le calomel surtout est préconisé; employé beaucoup par les Anglais, il est administré de deux facons : à doses massives, 50 centigrammes à 1 gramme, ou bien à doses fractionnées, 20 à 30 centigrammes par paquets de 25 milligrammes, un toutes les heures. Sans nier les bons effets du calomel, je le considère comme inférieur à l'ipéca (2), médicament par excellence de la dysenterie et qui joue à l'égard de cette maladie le rôle du quinquina à l'égard de la fièvre intermittente.

De l'ipéca. Vous savez que cette rubiacée a été connue, dans son

(1) Pringle, après un vomitif initial, prescrivait chaque jour 2 à 4 grammes de rhubarbe à doses fractionnées.

(2) *Ipécacuanha* (*Cephælis ipecacuanha*). Rubiacées. Petit arbuste de 20 à 25 centimètres de haut, à tige ascendante, à racine un peu rampante, du Brésil et d'autres parties de l'Amérique du Sud. Il y a plusieurs espèces d'ipécacuanhas, parmi lesquelles nous devons remarquer surtout les suivants :

1° Ipécacuanha officinal ou annelé (*Radix ipecacuanha*);

2° Ipécacuanha strié ou ipécacuanha noir (*Radix psychotreæ*);

3° Ipécacuanha blanc ou ipécacuanha ondulé (*Radix richardsoniæ*).

On fait usage de la racine, principalement de celle de l'ipécacuanha annelé; elle est très épaisse et longue de 8 à 10 centimètres, grosse comme un tuyau de plume, flexueuse, offrant une série d'anneaux transversaux très rapprochés et de fins sillons longitudinaux. Son odeur est nauséeuse; sa saveur amère et un peu âcre; sa cassure est granuleuse, à aspect résinoïde, blanche ou grisâtre.

L'ipécacuanha doit ses propriétés à l'émétine ou à l'acide ipécacuanhique, corps amorphe, rouge brun, amer, appartenant au groupe des glucosides (Reich.).

L'émétine, qui est en plus grande quantité dans l'ipécacuanha officinal, a été découverte en 1817 par Pelletier et Magendie; c'est une substance inodore, incolore, d'une saveur amère, très soluble dans l'eau chaude, moins dans l'eau froide, soluble dans le chloroforme, peu dans l'éther. Elle fond à 70 degrés centigrades.

La poudre d'ipéca ou d'ipécacuanha est un irritant : en contact avec la peau dépouillée de son épiderme elle produit une irritation et une inflammation vives : en contact avec les muqueuses, elle occasionne d'abord de la rougeur, puis de l'inflammation parfois très vive, ainsi qu'on l'a observé chez des animaux ayant succombé à un empoisonnement par l'émétine.

Ingérée dans l'estomac, la poudre d'ipéca produit d'abord des nausées, puis des vomissements plus ou moins abondants; lorsque ceux-ci n'ont pas lieu, on observe ordinairement un effet purgatif. Si on ne veut obtenir qu'un effet nauséeux, on prescrit

principe, comme médicament antidysentérique et que c'est en 1686, qu'un négociant de Paris, Grenier, remit cette racine à un médecin en vogue, le docteur Aforti, qui fit peu de cas de l'ipéca comme moyen de guérison de la dysenterie; mais il n'en fut pas de même d'Helvétius, son élève, qui observa bien l'action du médicament et sut en tirer parti. Helvétius guérit de nombreux cas de dysenterie et garda le remède secret; mais Louis XIV, après avoir consulté son médecin d'Aquin et son confesseur le père La Chaise, acheta son remède pour 10 000 louis d'or à Helvétius, qui garda toute la somme, malgré les réclamations de Grenier.

l'ipéca à la dose de 5 à 15 centigrammes; pour avoir l'action vomitive, il faut 1 ou 2 à 3 grammes de poudre délayée dans l'eau. Le malade prend cette dose en deux ou trois fois, à quinze minutes d'intervalle, et, dès qu'il a eu un effort de vomissement, on lui fait avaler de l'eau tiède afin de favoriser les vomissements. Pour rendre l'ipéca plus actif, on donne souvent en même temps du tartre stibié (5 centigrammes).

On a essayé de remplacer la poudre d'ipéca par de l'émétine administrée par voie hypodermique; les résultats ne sont pas aussi satisfaisants qu'avec la poudre ingérée dans l'estomac.

Donné en doses très faibles, c'est-à-dire 1 centigramme, par exemple, toutes les heures ou toutes les deux heures, l'ipéca produit un état de malaise, avec sueurs profuses, tendance à la lipothymie, etc.

Comme expectorant, on prescrit 5 centigrammes à la fois, en poudre ou bien en pastilles d'ipéca, à la dose de 4 ou 6 par jour :

Substances incompatibles : les substances tanniques.

On prépare, avec l'ipéca, des infusions, décoctions, teintures, des extraits, des vins, un sirop, des pastilles.

Sirop d'ipéca.

Extrait alcoolique d'ipécacuanha	1	gramme.
Eau distillée	8	grammes.
Sirop de sucre	90	—

20 grammes de sirop représentent 2 décigrammes d'extrait alcoolique d'ipécacuanha.

Donné comme vomitif aux enfants, il est bon d'ajouter au sirop prescrit un peu de poudre d'ipéca.

Pastilles d'ipécacuanha :

Ipécacuanha pulvérisé.	100	grammes.
Sucre blanc	4900	—
Gomme adragante	40	—
Eau de fleurs d'oranger.	340	—

Faites des tablettes de 50 centigrammes, dont chacune contient 1 centigramme de poudre d'ipéca.

Sirop d'ipéca composé ou de Desessarts :

Ipécacuanha concassé	30	grammes.
Feuilles de séné	100	—
Serpolet	30	—
Fleurs de coqueliquot	125	—
Sulfate de magnésie	100	—
Vin blanc	740	—
Eau de fleurs d'oranger	750	—
Eau bouillante	750	—
Sucre blanc		Q. S.

Dose : 16 à 64 grammes.